

Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Lycée de Londres 1941-1943

Texte extrait de "Un adolescent dans la tourmente de la seconde guerre mondiale" Claude Voillery – édité par ASCFL 1916

Introduction

Cette histoire commence en Juillet 1939, juste 2 mois avant que la grande histoire ne s'en mêle.

J'avais 14 ans¹ et je logeais provisoirement chez mes grands-parents maternels à Montmorency pour la durée des vacances scolaires. En effet, mon père, diplomate de carrière, avait été nommé en 1937 vice consul de France à Reykjavik, en Islande.

On lui avait dit : « *C'est un poste difficile en raison des conditions locales : froid, pluie, éloignement et plus que tout, isolement. Mais vous n'y resterez que deux ans, peut-être trois.* » Mon père y est resté vingt et un ans.

A la suite de quoi, j'ai été pensionnaire au Lycée Janson de Sailly. J'en ai gardé un très mauvais souvenir. C'est à ce moment (sans en souffrir moi-même car j'étais plus jeune que les autres) que j'ai pris conscience de l'incroyable brutalité des rapports dits « humains » entre beaucoup de gens et que j'en ai gardé pour la vie l'horreur des « caïds » et des grandes gueules.

Début Juillet, mes parents ont décidé de me faire venir en Islande pour y passer les vacances scolaires. Cela a été une riche idée...

Le lycée de Londres

1941 - 1943

Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins

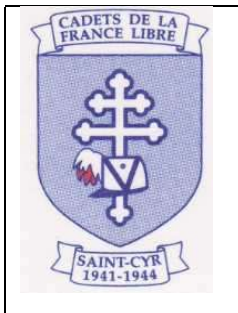
Revenons maintenant à la situation qui était la nôtre en 1940-1941

Un des grands soucis de mes parents était naturellement l'impossibilité où ils se trouvaient d'assurer des études normales à Jacques et à moi. Pour Marie Madeleine, qui avait 9 ans, mes parents pouvaient encore s'en charger. Mais pas pour Jacques et pour moi qui avions respectivement treize et seize ans

Après accord des services compétents de la France Libre, qui ont accepté de prendre en charge le coût de notre scolarité en Angleterre (le traitement de mon père avait été réduit dans de très fortes proportions par son ralliement à la France Libre), il a été décidé que Jacques et moi allions reprendre le cours de nos études secondaires au Lycée Français de Londres pour la rentrée scolaire de 1941.

Le lycée français de Londres n'était pas à Londres, mais dans le Cumberland, dans le Lake District (au nord-ouest de l'Angleterre, à la limite de l'Ecosse), où les pensionnaires avaient été évacués par crainte des bombardements. Mais il fallait aller d'Islande en Angleterre.

¹ Claude Voillery est né le 25 mai 1925 à Montmorency



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Lycée de Londres 1941-1943

Texte extrait de "Un adolescent dans la tourmente de la seconde guerre mondiale" Claude Voillery – édité par ASCFL 1916

Il n'y avait pas d'avions. La bataille de l'Atlantique faisait rage et était loin d'être terminée. Il n'était pas question d'emprunter un des rares convois de navires marchands qui se risquaient vers l'Angleterre. Finalement, grâce à l'aide amicale de son collègue anglais, mon père a réussi à nous faire accepter dans un convoi de transport de troupes qui effectuait la relève d'unités anglaises stationnées en Islande.

Les transports de troupes étaient tout spécialement protégés par une très importante escorte comprenant, en plus de nombreux destroyers, des croiseurs et, le cas échéant des cuirassés, sans compter une forte protection aérienne. Ils n'étaient donc pratiquement jamais attaqués.

Au moment où nous allions monter sur le bateau - je me souviens de son nom, c'était le "Cameronia", mon père m'a pris à part, m'a donné une petite bouteille de rhum et m'a dit textuellement (je n'invente rien, mais dans son émotion c'était son subconscient qui parlait) : « Quand vous serez sur le radeau, pour lutter contre le froid, tu en boiras une gorgée de temps en temps. Mais pas tout à la fois et n'oublie pas d'en donner à ton frère. »

Je sais que les transports scolaires peuvent être quelque fois dangereux, mais il est maintenant assez rare qu'un père envoie ses enfants à l'école en leur faisant ce genre de recommandations... Nous avions une cabine pour nous seuls et nous prenions nos repas dans la salle à manger en compagnie de deux tout jeunes sous-lieutenants spécialement chargés de veiller sur nous.

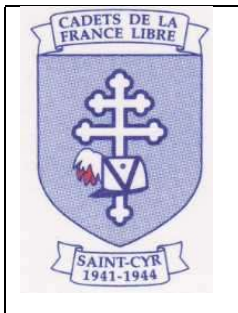
La traversée s'est passée sans histoires à une exception près. A un moment donné, nous avons entendu plusieurs fortes explosions correspondant - nous l'avons appris plus tard - au grenadage par un navire d'escorte d'un sous marin, peut-être hypothétique...

La sirène d'alerte a retenti. Nous avons revêtu nos gilets de sauvetage, dont nous n'avions pas le droit de nous séparer, et nous nous sommes rendus aux postes d'évacuation qui nous avaient été indiqués au départ, sous la garde rapprochée de nos deux anges gardiens. La fin d'alerte a sonné presque aussitôt.

Après quatre ou cinq jours de traversée, notre convoi est arrivé sans autre incident à Gourock, un petit port dans l'estuaire de la Clyde, non loin de Glasgow. Une fois débarqués, nous sommes restés sur le quai, assis sur nos valises, en attendant le représentant de la France Libre, un officier de marine qui devait nous prendre en charge, comme il avait été convenu avant notre départ entre mon père et les bureaux de la France Libre à Londres.

Le temps a passé sans que personne ne vienne. Nous nous sommes retrouvés à la nuit tombante, toujours assis sur nos valises, sur un quai désert et, naturellement sous cette pluie fine qui semble ne jamais vraiment cesser en Ecosse. L'officier responsable du quai est alors venu nous demander ce que nous faisons là.

Ne parlant pas anglais, nous n'avons pas pu lui expliquer la situation et lui demander de contacter son collègue français, mais il a au moins compris que nous étions perdus. Il nous a quittés pour téléphoner et est revenu avec une voiture pour nous emmener dans un petit hôtel du centre de la ville.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Lycée de Londres 1941-1943

Texte extrait de "Un adolescent dans la tourmente de la seconde guerre mondiale" Claude Voillery – édité par ASCFL 1916

Nous y avons été accueillis par une femme charmante qui connaissait quelques mots de français et à qui nous avons pu expliquer notre situation. Elle nous a donné une chambre et, comme c'était l'heure de dîner, elle nous a fait la surprise - dans son esprit, c'était une bonne surprise - de nous mettre à la même table qu'un officier de marine en uniforme français.

Il venait de se rallier à la France Libre et rejoignait sa nouvelle affectation. Son ralliement ne semblait lui avoir apporté aucune joie. Il était sinistre. Il ne parlait pas. Les serveurs, voyant notre jeune âge et ayant constaté que nous ne parlions pas anglais, s'adressaient à lui pour lui demander ce que nous voulions commander. Il répondait à chaque fois d'un air farouche :

"I am not in charge of them ! I am not in charge of them", sans pour autant consentir à servir d'interprète entre les serveurs et nous. Il n'était pas du genre souriant.

Le lendemain matin, notre hôtesse nous a expliqué comment faire pour arriver au lycée (il y avait deux changements). Elle nous a donné un papier résumant le tout, accompagné d'un mot demandant aux gens de nous aider, au cas où nous nous perdriions.

Elle nous a munis de sandwiches et nous a mis dans le train. Elle était adorable. Elle ne nous a même pas fait payer en constatant la modicité du pécule dont nous disposions, ce qui, pour une écossaise*, est méritoire. Elle n'était peut être pas de pure race ...

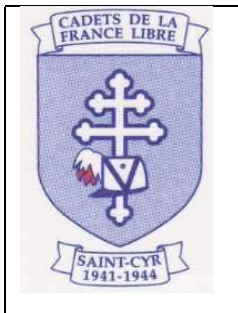
Je crois surtout qu'elle faisait partie de ces nombreux Anglais (ou Ecosseis, ou Gallois) francophiles qui se faisaient un devoir d'aider de toutes les manières possibles les soldats ou marins français. Comme j'ai pu le constater plus tard, en ces temps heureux, il suffisait de porter un uniforme avec l'insigne France sur l'épaule pour être l'objet de marques de sympathie. Il nous arrivait quelques fois de ne pas pouvoir payer nos consommations dans les pubs, parce qu'elles avaient déjà été payées par le patron ou par d'autres consommateurs sans que, la plupart du temps, nous puissions parvenir à savoir de qui il s'agissait.

Nous voici donc dans le train et dans la bonne direction. Il restait à franchir l'obstacle des deux changements. Nous avions avec nous quatre valises, dont deux trop lourdes pour que nous puissions les porter. Une fois descendus sur le quai (les autres voyageurs nous avaient aidés à descendre les valises), je montrais le papier que m'avait donné la brave écossaise et je disais : *« for Carlisle (ou Penrith), which quay please ? »* Un quai de gare se disant platform en anglais, cette initiative ne clarifiait pas les choses.

Une fois renseignés, il fallait harponner un soldat qui passait (presque tous les Anglais étaient en uniforme), et, en utilisant le langage des signes, lui montrer les deux valises intransportables, indiquer qu'elles étaient trop lourdes pour nous et lui montrer avec nos doigts le numéro du quai où nous voulions aller. Les Anglais sont en général des gens serviables et, dans les deux cas, le brave troufion a empoigné les valises, nous a amenés au quai voulu et nous a quittés en nous tapant dans le dos et en nous disant :

« Good luck, sunny boys ».

* Les écossais ont en Angleterre la réputation d'être fort radins.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Lycée de Londres 1941-1943

Texte extrait de "Un adolescent dans la tourmente de la seconde guerre mondiale" Claude Voillery – édité par ASCFL 1916

Nous avons fini par arriver en fin d'après midi à Penrith, la gare qui desservait le lycée. J'ai donné un coup de téléphone et un professeur est venu nous chercher.

Le Directeur du lycée était un bon père de famille très gentil, pour qui nous avons eu beaucoup d'affection. Pour notre première nuit au lycée, il nous a mis seuls dans une même chambre (le lycée étant logé dans un hôtel réquisitionné, il n'y avait pas de dortoirs et les élèves couchaient à trois ou quatre dans une même chambre)

Quand nous avons eu fini de nous installer, la fatigue et les émotions nous sont tombées dessus et le moral a commencé à baisser sérieusement. Nous nous sommes alors opportunément rappelé l'existence de la bouteille de rhum que mon père m'avait donnée.

Puisque nous avons traversé l'Atlantique sans avoir été aucunement torpillés et qu'il était peu probable que nous le soyons maintenant, nous avons décidé de chasser le cafard.

Vers dix heures, le Directeur, tout ému à la pensée de ces deux pauvres petits seuls dans leur chambre, est venu nous voir. Il a poussé la porte et a été accueilli par une formidable odeur de rhum. Ayant repris sa respiration, il nous a aperçus assis sur nos lits, complètement hilares et fin saouls. Surpris, il n'a pu que dire que « *Comment ça va ?* » Nous avons répondu en chœur et en riant aux éclats que ça allait très bien, merci. Discrètement il est reparti en refermant doucement la porte.

Le lendemain matin, il a fallu déterminer dans quelles classes nous allions entrer.

Jacques avait bien travaillé avec mon père les programmes de sixième et de cinquième. Il a demandé à entrer en quatrième, ce qui lui a été accordé

Malheureusement, la journée commençait par une classe de mathématiques. Le professeur, un homme sévère et redouté, n'a pas voulu l'accueillir dans sa classe sans lui avoir fait passer un petit test de connaissances. Il lui a posé une ou deux questions sur un ton d'une telle brutalité que Jacques, qui était très émotif et qui n'avait jusque-là travaillé qu'avec son père, a été incapable de répondre un mot. Verdict immédiat : *je ne veux pas de vous dans ma classe. Descendez en cinquième!*

A la première récréation, Jacques est venu me trouver, le visage bouleversé, pour me raconter ce qui s'était passé. Connaissant mon frère, j'ai demandé à voir le directeur pour lui expliquer la situation. Bon prince, il s'est laissé convaincre et Jacques est resté finalement en quatrième, où il s'est très bien débrouillé.

Mon cas était assez semblable à celui de Jacques, mais en plus grave. Sur ma demande, j'avais en effet été admis de confiance en première. J'avais soigneusement omis de dire que je n'avais jamais fait de classe de seconde. Je n'avais pas menti, on ne m'avait rien demandé.

Naturellement cela s'est vu tout de suite en mathématiques, en physique et en chimie.

Pour le français, j'étais au niveau, et même meilleur que mes camarades parce que, comme je l'ai dit plus haut, j'avais utilisé mes loisirs forcés en Islande à lire tous les livres de la bibliothèque du Consulat, ainsi que ceux de la bibliothèque de mon père, qui étaient très fournies. Le professeur de physique chimie voulait à toute force me faire descendre en seconde, le professeur de français voulait me garder.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Lycée de Londres 1941-1943

Texte extrait de "Un adolescent dans la tourmente de la seconde guerre mondiale" Claude Voillery – édité par ASCFL 1916

Finalement, j'ai emporté la décision en développant une argumentation qui ne pouvait être acceptée que dans les circonstances tout à fait particulières où nous étions.

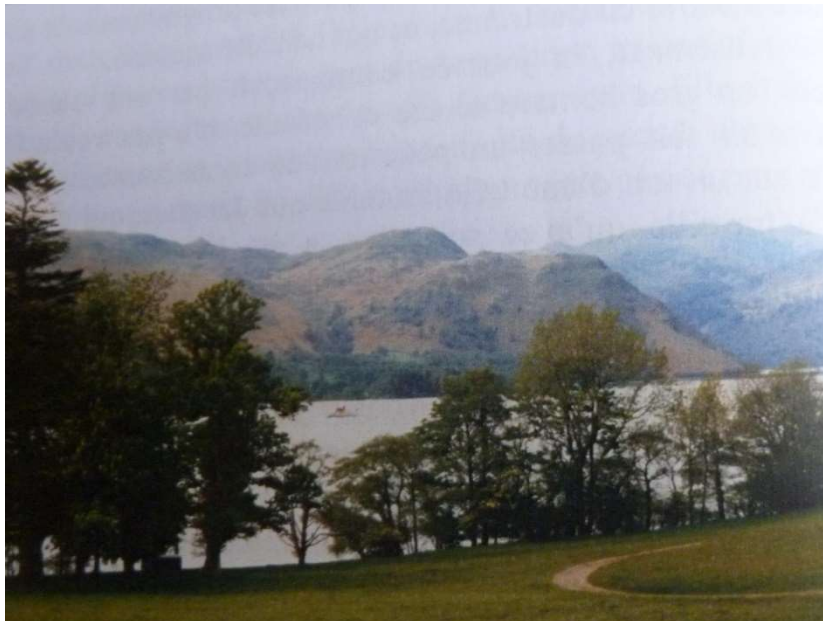
J'ai expliqué qu'en réalité le lycée ne m'intéressait pas du tout et que ce que je voulais, c'était m'engager dès que j'aurai dix-huit ans, c'est-à-dire dans deux ans. Si on me forçait à faire une seconde, il était sûr que la guerre se terminerait sans moi.

D'autre part, puisque j'étais si nul, je ne pouvais manquer d'être recalé au baccalauréat à la fin de l'année. Mais, à tout prendre, je pensais qu'il valait mieux risquer le coup et redoubler éventuellement ma première plutôt que de perdre de façon certaine un an en seconde.

Finalement, grâce à l'appui du professeur de lettres, je suis resté en première.

J'ai passé dans le Cumberland deux années qui m'ont laissé d'assez bons souvenirs, malgré l'isolement où nous étions. Heureusement, j'étais avec Jacques...

Le lycée était installé dans trois hôtels réquisitionnés, échelonnés à quelques kilomètres les uns des autres le long d'un lac tout en longueur, Ullswater. Le bâtiment où nous logions, appelé Waterfoot, était assez vétuste, mais nous ne nous en apercevions pas.



A deux ou trois kilomètres se trouvait Rampsbeck, où logeaient les filles et où se donnaient les cours - ce qui nous obligeait à faire quatre fois par jour le trajet Waterfoot - Rampsbeck en longeant le lac. Mais nous étions jeunes et cela nous paraissait naturel et même agréable. Encore quelques kilomètres et il y avait Hallsteads, qui abritait les petits.

Contrairement à Waterfoot, Rampsbeck était une belle et ancienne maison, très soignée. Nos

classes, installées dans les anciennes pièces de réception, donnaient directement sur le lac. C'était très beau et cela nous aidait beaucoup à nous évader pendant certains cours et à rêver comme on sait le faire à cet âge.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le Lycée de Londres 1941-1943

Texte extrait de "Un adolescent dans la tourmente de la seconde guerre mondiale" Claude Voillery – édité par ASCFL 1916

Nous n'étions qu'une quinzaine d'élèves en première. Je n'aurais certainement pas pu rattraper mon retard dans une classe à effectif normal. D'ailleurs, la plupart des élèves des grandes classes étaient aussi des cas particuliers. Beaucoup étaient des réfugiés- dont une grande partie de Belges - qui étaient arrivés en Angleterre après des aventures incroyables et étaient souvent complètement séparés de leurs familles.

Les professeurs en tenaient compte et l'ambiance n'avait rien de commun avec celle d'un lycée ou à fortiori, d'un internat habituel.



1943, gardien de but dans l'équipe de football des professeurs

En dépit des pronostics pessimistes de mes professeurs, j'ai été reçu à la première partie du baccalauréat en 1942. J'ai passé avec succès la seconde partie le 15 Juillet 1943.

Le lendemain matin, je me suis présenté au bureau d'incorporation de la France Libre à Londres où je me suis engagé pour la durée de la guerre plus trois mois.

Il était temps. Le recrutement au titre de la France Libre a cessé le 31 Juillet. C'est donc d'extrême justesse que j'ai pu être Français Libre...

Comme j'étais titulaire du baccalauréat (depuis 24 heures !), on m'a demandé si je voulais entrer à l'Ecole des Cadets, création et enfant chéri du Général De Gaulle qui, dès le début de la France Libre avait voulu qu'il existe en Angleterre un Saint-Cyr de la France Libre destiné à former les officiers de ses futures troupes et à maintenir sans interruption la tradition plus que centenaire de Saint-Cyr. J'ai naturellement accepté.